

**Zeitschrift:** Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse

**Herausgeber:** Vereinigung für Schweizerische Kirchengeschichte

**Band:** 76 (1982)

**Buchbesprechung:** Rezensionen = Comptes rendus

**Autor:** [s.n.]

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 17.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## REZENSIONEN – COMPTES RENDUS

**Mollat Michel, Les pauvres au moyen âge. Etude sociale** (Le temps et les hommes), Paris, Hachette, 1978, 395 p.

La collection «Le temps et les hommes», chez Hachette, vient de publier le livre dès longtemps attendu de Michel Mollat sur «Les pauvres au moyen âge». Il y a quelque quinze années en effet que le professeur de Sorbonne a consacré son enseignement, les travaux de son séminaire, les mémoires et les thèses de ses étudiants, ou les objets de ses missions à l'étranger, au thème de la pauvreté entre V<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Plus de trois cents études, de toutes dimensions, élaborées directement à partir des documents, ont fait l'objet de résumés multigraphiés ou d'éditions *in extenso*, en particulier dans les deux volumes d'«Etudes sur l'histoire de la pauvreté» parus en 1974. Il appartenait à celui qui a suscité cette puissante enquête d'en tirer l'œuvre de synthèse qu'elle appelait, d'autant plus nécessaire qu'elle s'avérait plus difficile à cause de sa richesse même.

L'originalité du présent livre, outre l'incomparable documentation qui est à sa base, est que le regard de l'historien sait être aussi attentif, aussi sensible aux données mentales, morales et religieuses des phénomènes de pauvreté – pauvreté involontaire et pauvreté voulue – qu'aux données extérieures, économiques et sociales. A côté de la compétence acquise par de nombreuses publications d'histoire de l'économie et des mouvements sociaux entre les XII<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, il fallait ici la connaissance précise et étendue de l'histoire religieuse et spirituelle et l'intelligence des mentalités, celle des pauvres, des saints et des simples chrétiens populaires ou bourgeois. La pauvreté, en effet, atteint l'Europe chrétienne de ce temps à deux niveaux. Celui de l'amour du prochain, source de la miséricorde et de l'assistance, mais aussi celui de l'amour de Dieu qui, non seulement fait voir dans la pauvreté un mal à combattre dans le misérable, mais un idéal à poursuivre à la suite du Christ.

Chacun des chapitres du livre constitue donc une sorte de dialectique entre les deux images de la pauvreté, celle qui s'oppose à la dignité humaine et celle qui unit au Christ; cette dialectique retentit aux plans de la doctrine et des institutions autant que des sentiments personnels et collectifs. Une autre dialectique la croise, celle des inspirations chrétiennes et des conceptions naturalistes, voire humanistes au cours du XV<sup>e</sup> siècle, qui renouvellent le mépris antique pour le misérable. Enfin une autre dialectique traverse également tout l'ouvrage, celle des tentatives individuelles et collectives pour

porter remède aux détresses des pauvres et des rebondissements continuels de cette pauvreté, qui déborde régulièrement les solutions qu'on lui oppose et finit même, à la fin du moyen âge, par leur échapper dans une large mesure.

Quatre périodes se manifestent dans cette dialectique. Dans le haut moyen âge, le pauvre est le faible, qu'une famine ou une maladie suffit à faire tomber dans la totale dépendance du puissant le quel, du moins, l'insère dans un certain cadre social. Aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, le regard chrétien se transforme et s'enrichit sous l'entraînement des courants d'évangélisme, tandis qu'empire la condition du pauvre, dans la montée démographique et la croissance des villes où s'affirment les riches. Les pauvres sont alors let humbles, que la communauté chrétienne, animée par les nouveaux ordres mendiants, parvient à réintégrer sur le plan spirituel et, dans une mesure réelle, matériel. Dès le dernier tiers du XIII<sup>e</sup> siècle, cet équilibre est en passe de se rompre et le regard de changer. Les pauvres désormais inquiètent plus qu'ils n'émeuvent, même dans la personne des religieux mendiants. Après la peste noire, sous la figure des gueux, qui s'accumulent en ville dans les cours des miracles, et des vagabonds des campagnes, ils font franchement peur. En dépit de la prise en charge par les autorités politiques laïques de l'assistance d'origine religieuse, celle-ci s'avère de plus en plus insuffisante. La pauvreté fait l'objet de mesures qui sont de répression plus que de soulagement, au moment où, sur le plan intellectuel, le mépris humaniste combat comme on l'a dit la représentation chrétienne de la dignité du pauvre dans l'Eglise, sans parvenir à la faire disparaître.

Le problème de la pauvreté s'est donc progressivement sécularisé, sans perdre cependant ses implications religieuses. Il est mieux conçu, au terme du moyen âge, comme un problème collectif que la société laïque est contrainte de prendre en charge. En même temps, la définition du pauvre s'ouvre. Ce n'est plus seulement l'homme déficient, ce peut être un travailleur en chômage ou celui dont le salaire trop faible ne suffit pas aux charges. Il s'en faut de beaucoup cependant que la prise de conscience sociale et économique de la pauvreté soit faite à l'orée du XVI<sup>e</sup> siècle.

L'ampleur de la documentation se devine déjà aux vingt-trois pages de bibliographie, distribuée selon des chapitres, qui terminent le livre. Elle est plus vaste cependant que cette bibliothèque choisie, puisqu'elle est constituée par les centaines de travaux et de monographies auxquelles on a fait allusion. En fait, il n'y a pas de phrase dans l'ouvrage qui ne soit appuyée par les données de l'une ou de l'autre de ces études et ne relève, de la sorte, des sources immédiates de l'histoire, souvent utilisées dans cette perspective pour la première fois. La référence érudite à chacune de ces données aurait été d'un grand prix, bien sûr, pour tous les chercheurs ultérieurs, de même que des index, qui auraient été particulièrement copieux. L'étendue du volume en aurait été plus que doublée sans doute. Elle eût écarté peut-être certains lecteurs. Tel quel ce livre si solide et si délicat dans ses analyses spirituelles et sociales, ne peut qu'inspirer la reconnaissance de tous ceux qui, grâce à elles, découvriront au moyen âge la fécondité surprenante, les obstacles et les limites de rayonnement dans la réalité humaine d'une inspiration religieuse.

M.-H. VICAIRE OP.

**1274, Année charnière. Mutations et continuité** (Lyon-Paris, 30 septembre – 5 octobre 1974. 558<sup>e</sup> colloque international du C.N.R.S.), Paris, Ed. du C.N.R.S., 1977. In-8°. 1008 p., 3 index, 20 pl. 2 cartes.

Le septième centenaire du II<sup>e</sup> concile de Lyon a donné l'occasion d'un colloque original qui, commencé à Lyon, où le concile siégea dans la primatiale Saint-Jean, s'est terminé en Sorbonne, à Paris; Robert de Sorbon n'a-t-il pas été l'un des participants de ces solennelles assises en même temps que de célèbres universitaires parisiens? C'est le centre national de la recherche scientifique qui a pris l'initiative de ce colloque international. Le livre qu'en a tiré le regretté Père Martin Hubert O.P., cheville ouvrière de cette commémoration, en conserve l'exacte figure. Tous les exposés du colloque sont imprimés dans ce volume avec leurs notes érudites, suivis des discussions dont les intervenants ont pu revoir et condenser le texte. La liste des participants, l'introduction et les conclusions par Michel Mollat, président du colloque, l'édition par L. Carolus-Barré et J. Ch. Payen d'un «Dit du concile», poème français composé par un assistant et récemment retrouvé dans un manuscrit de Zagreb, enfin une série d'illustrations, de cartes, de glossaires et d'index, communiquent l'apport de ces réunions avec une abondance et une précision dont n'a pas bénéficié, de loin, le concile de Lyon lui-même.

Il y a bien sûr quelque artifice à appeler «charnière» un événement de la suite des temps. Tout événement est une transition entre passé et avenir, marqué à la fois de nouveauté et de continuité. Il reste que le dernier quart du siècle est nettement différent du reste du XIII<sup>e</sup> s. occidental et que la disparition de saint Louis, la fin de l'interrègne germanique et de l'interminable vacance pontificale, la mort de saint Thomas et de saint Bonaventure à l'orée et au cours du concile, le coup d'arrêt donné à la multiplication tumultueuse des ordres mendiants, l'essai de rétablissement de l'unité avec les Grecs et l'apparition au concile d'une ambassade mongole, dont quatre membres reçurent le baptême, donnent à l'événement la signification d'une nette coupure, les 711 évêques et plus de 400 abbés présents à la première session, selon le Dit du Concile, auprès du pape et des cardinaux, eurent l'occasion durant les dix semaines de leur séjour au confluent de la Saône et du Rhône de s'arrêter et de méditer en commun quelques données essentielles de la vie de l'Eglise de ce temps. C'est ce qu'ont fait à leur suite les participants de ce double colloque

On remarque d'abord l'habileté avec laquelle ce colloque a été préparé. Bien des exposés ont été provoqués par les organisateurs pour mettre en valeur les divers aspects du sujet, et confiés précisément à ceux qui pouvaient les traiter avec le plus de compétence. C'est ainsi, par exemple, qu'en l'absence de toute liste officielle des participants du concile, on possède maintenant, grâce à L. Carolus-Barré, une liste provisoire (car le travail n'est pas achevé) de quelque trois cents personnages qui ont été certainement présents.

Les exposés et leurs discussions de Lyon et de Paris ont été ultérieurement repris et reclassés. Cela ne va pas sans quelques inconvénients à cause des allusions et des appels qu'ils se faisaient de l'un à l'autre quand ils se suivaient dans un ordre tout différent. C'est peu de choses à côté de l'intérêt et des facilités d'usage que présentent cette synthèse bien charpentée. On étudie

donc: I. Les cadres (Tatares, Islam, Byzance et l'Union. La chrétienté d'Occident, les Mendiants, l'Université. Lyon). – II. L'événement conciliaire (Dans la série des conciles. Les hommes. Les problèmes. Les actes du concile). – III. Deux hommes (S. Thomas et S. Bonaventure). – IV. L'histoire.

Les III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> parties sont latérales, par rapport aux deux premières. Elles sont pourtant nettement rattachées à l'objet principal, même pour saint Thomas, dont la raison d'être évoqué n'est pas uniquement la mort sur le chemin du concile. La conception du monde, la vision de l'Eglise, le rayonnement dans l'université, le rôle dans l'évolution des ordres mendiants d'un Thomas ou d'un Bonaventure ont largement marqué le concile. On a remarqué que l'Université, quoique officiellement encore absente des conciles qu'elle dominerait un jour, était déjà active à Lyon II par un nombre restreint, mais très influent, de Prêcheurs et de Mineurs. Il en va de même de la conception de l'histoire, dont sept communications du colloque ont étudié la nature et l'écho dans le déroulement du concile.

Toutefois l'on s'intéressera plus particulièrement aux questions directement traitées par le concile: les relations avec les Mongols, l'union avec les Grecs, le foisonnement et la suppression de certains ordres mendiants, la réforme morale et canonique – principal héritage légué par le concile aux décrétales –, la croisade, le canon sur l'élection du pape. Mais d'abord, pourquoi ce concile? Qu'en attendait Grégoire X, car il l'a voulu dès le premier moment, et il l'a dominé selon l'idée qu'il en avait. Quelle était cette idée? Les communications des Pères Y. Congar et G. Dumeige, de Joseph Alberigo, de Raymonde Foreville et de Marcel Pacaut apportent à ces questions des éléments importants de réponse, tandis que leurs discussions élargissent encore la problématique. Le concile de Lyon, où le souci de définir la foi ne tient qu'une place minime (peut-être même n'est-elle intervenue qu'en raison de la présence des Grecs?), est essentiellement un conseil du pape (*concilium-consilium*), mais il s'oriente déjà vers l'assemblée de chrétienté. N'y voit-on pas paraître pour la première fois des consultations et votes par nations? Préparés avant le concile par une vaste enquête auprès des Eglises et le travail d'experts tels que Guillaume Durand, les actes du concile sont l'œuvre du pape, que les Pères ont à accepter, comme les Grecs doivent le faire pour la confession de foi qu'on a préparée pour eux sept ans auparavant. S'il y eut discussion, dans le cas des décimes et du conclave, ce fut à part. Maître de son concile, quel but final poursuivait Grégoire X? Sanctionner par le conseil des évêques les décrets de réforme? Ce n'était pas son souci principal. Alors, la Terre-Sainte qu'il était urgent de soulager et à laquelle il pensait intensément? L'union avec les Grecs et l'aide qu'ils demandaient? Voulut-il, de façon plus complexe mais classique pour la papauté, en relançant le souci de croisade, échapper aux querelles italiennes et romaines, aux intrigues des cardinaux dans l'élection comme dans le gouvernement du pape, à ce collège dont le poids grandissant allait bientôt jouer le rôle que l'on sait? Telles sont les questions, plus pressenties que résolues, mais posées à partir de données précises et nombreuses par ce gros volume, parmi beaucoup d'autres questions qu'on a déjà notées, à propos d'un concile et d'un colloque également suggestifs.

M.-H. VICAIRE OP.

**André Vauchez, La sainteté en Occident aux derniers siècles du moyen âge, d'après les procès de canonisation et les documents hagiographiques** (Bibliothèque des Ecoles Françaises d'Athènes et de Rome. 241), Rome, Ecole Française, 1981. In-8, x-765 pp. 3 index, 34 tableaux et 3 cartes, 52 ill., 2 annexes.

**André Vauchez, Religion et société dans l'Occident médiéval**, Turin, Bottega d'Erasmus, 1980. In-8, ix-382 pp.

Les procès de canonisation médiévaux n'ont guère eu de succès auprès des historiens de l'époque positiviste. Leur rédaction dans le style aplati des notaires, leur forme judiciaire, l'utilisation habituelle à partir de 1260 des *articuli interrogatorii*, questionnaire rédigé par le promoteur de la cause qui imposait aux témoignages un cadre rigide et une forme stéréotypée, tout cela limitait les possibilités des procès de ce type d'offrir à la construction de la vie critique des saints de nombreux faits originaux. L'usage qu'en fait André Vauchez dans sa thèse d'Etat, gros ouvrage soigneusement élaboré au cours de treize années, qu'accompagne une série complémentaire d'études recueillies dans un second volume, redonne à ce document tout son prix. En le complétant par ce qu'apprennent les documents hagiographiques, il permet de dessiner l'évolution de l'idéal de sainteté à la fin du moyen âge en Occident.

C'est en 1185 (S. Galgano) qu'apparaît le premier procès de canonisation proprement dit. La procédure ne cesse de se perfectionner au cours du XIII<sup>e</sup> siècle. Elle est abandonnée en 1417 pendant une trentaine d'années et quand elle reprend, c'est dans une perspective suffisamment différente pour qu'on puisse considérer cette coupure comme le terme d'une évolution. Indépendamment de ce que le procès fait connaître sur le saint lui-même, il renseigne aussi sur le souverain pontife qui l'ordonne, sur ceux qui y témoignent, sur les données sociales et politiques qui le préparent et l'accompagnent. Dans ces conditions, il procure un excellent document sur les mentalités de l'époque. Tout se rattache à l'idée qu'on se fait de la sainteté à ce moment précis. Mais cette idée n'est pas semblable chez le pape et les clercs qui l'entourent, chez le témoin qui dépose, enfin dans les masses qui par leur culte spontané ont provoqué l'intervention des autorités religieuses et civiles. Une série de discernements sont dès lors nécessaires pour analyser les phénomènes religieux individuels et collectifs qui interviennent au niveau des mentalités. Discernements géographiques, car les procès se situent dans des provinces fort diverses de la chrétienté, cependant qu'ils tiennent compte par les commissaires et les promoteurs qui les conduisent, de l'idée universelle qu'on se fait à la curie de la sainteté. Discernements des catégories sociales, car l'idéal du clerc n'est pas le même que celui des différentes sortes de laïcs. Discernement des époques, selon lesquelles l'un ou l'autre des partenaires des procès modifie progressivement son idéal. Discernements politiques enfin, en fonction des facteurs qui appellent, facilitent ou mettent en veilleuse les causes. Ainsi, c'est une fructueuse histoire de l'imaginaire socio-religieux dans les derniers siècles du moyen âge, sur le thème de la sainteté, qui se révèle à qui sait avec habileté et persévérance interroger les trente-sept

procès publiés ou manuscrits dont la liste est donnée au terme du gros volume, en même temps que d'abondantes listes de documents hagiographiques de tout genre.

Le premier livre de cette somme sur l'idéal de sainteté, contient, bien sûr, l'histoire de la réserve pontificale des canonisations et, sur nouveaux frais, l'histoire de la conduite des procès ainsi que des raisons d'intervenir de la papauté. Il met en lumière, entre autres, la compétition permanente qui se manifeste entre la volonté pontificale de contrôler l'authenticité du culte populaire, voire de l'orienter, et la spontanéité de ce culte des masses qui reste, pour la papauté elle-même, l'élément décisif. Aussi, le culte populaire des saints, bien loin d'être étouffé par le contrôle, se développe-t-il avec les siècles. C'est pour le rejoindre quand même, tout en restreignant les canonisations véritables, que la curie imagine une nouvelle procédure, la béatification «par mode de culte». Une autre compétition se manifeste dans les mêmes siècles entre les saints universels, objets de canonisation, et les saints locaux dont le culte se maintient tenacement sans procès.

Le second livre est en mesure d'aborder à partir des documents une typologie de la sainteté médiévale. Elle n'est pas double, comme on pourrait croire, mais triple. Entre la sainteté populaire, sensible au sang injustement versé et surtout au miracle, et la sainteté officielle, se place le particularisme des saintetés «locales». Les peuples méditerranéens, en effet, n'ont pas le même idéal de sainteté que les autres, qui ne s'accordent pas d'ailleurs entre eux. En gros, cependant, un dimorphisme s'avère entre les modèles aristocratiques du nord, fondés sur le service, et les modèles populaires et bourgeois du Midi, fondés sur la souffrance du pauvre. La typologie officielle, bien plus riche et aussi plus souple, évolue entre les XII<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, mettant successivement en avant l'ascétisme et le zèle pastoral, puis l'idéal évangélique des mendiants, la culture religieuse, enfin la vie contemplative, non sans se méfier de l'individualisme des mystiques à la fin de l'époque. Sans éclats, ce modèle officiel rejette en réalité l'idée de la sainteté populaire et les particularismes de la sainteté locale.

Le livre trois s'attache à la signification de ces idées de sainteté; une signification commune à toutes, qui insiste sur la puissance (*virtus*) surnaturelle du saint; une signification proprement romaine, qui met l'accent sur la vie sainte et non sur les miracles. On constate, en conclusion, qu'en définitive, la procédure pontificale a réussi à spiritualiser nettement la mentalité générale, y compris celle des masses; mais que, par contre-coup, les procès de canonisation se sont inspirés de plus en plus des thèmes hagiographiques.

Il faut signaler la richesse et l'ampleur de cette histoire. En s'attachant à l'un des facteurs les plus actifs de l'imaginaire dans la chrétienté médiévale, elle contraint le chercheur à se mouvoir sur tous les plans de la vie collective, sociale, politique autant qu'ecclésiastique. L'histoire, encore à peine ébauchée, de la religion populaire, face à la religion savante ou officielle, trouve dans ce volume des données de tout premier ordre. D'autre part l'évolution de l'idéal pontifical de la sainteté, étroitement liée aux renouvellements comme aux crises internes et externes de l'Eglise, éclaire à son tour ces vicissitudes. Les silences autant que les insistances du procès de canonisation d'un saint

Louis d'Anjou, éclairent à leur façon l'état contemporain des querelles de la pauvreté et des relations de la royauté angevine avec la Curie. Aussi les monographies que rassemble le second ouvrage, études latérales publiées au cours du travail fondamental, apportent-elles de leur côté des éclairages très bienvenus. «La commune de Sienne, les ordres mendiants et le culte des saints...» «Pourquoi deux siècles d'écart entre les procès de canonisation de saint Thomas et de saint Bonaventure?» «*Beata stirps*, sainteté et lignage aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles.» «Culture et sainteté d'après les procès de canonisation...» etc. C'est un précieux complément à l'ouvrage de synthèse, d'ailleurs bourré lui-même de faits inédits et significatifs.

Qu'on nous permette en terminant d'ajouter une précision. On nous rappelle qu'aucun procès de canonisation avant 1260 n'utilise les *articuli interrogatorii*, à l'exception de celui de S. Dominique en 1233. Ce cas précoce met bien en lumière la raison de l'innovation. L'enquête fondamentale du procès se fit à Bologne, lieu de la mort et de la sépulture. Une seconde enquête, en Languedoc, se chargea de corroborer les conclusions de la première. Le procureur rédigea pour elle vingt-cinq «articles», ou chefs de sainteté, que plus de trois cents personnes, individuellement ou collectivement, confirmèrent effectivement. Les articles ont donc eu pour but de simplifier une procédure secondaire. Mais à Bologne, le premier témoin avait librement et fort longuement déposé. Les suivants ne furent pas moins libres. Cependant on constate que lorsqu'un trait saillant apparaissait dans une déposition, il reparait assez régulièrement dans les suivantes, puis dans la liste des vingt-cinq articles. Le promoteur élaborait-il celle-ci à l'audience, en communiquant au fur et à mesure son ébauche aux témoins? De toutes façons, les articles n'étaient pas antérieurs à l'enquête de Bologne; ils en étaient la conclusion. Le modèle de sainteté qu'ils supposent est bien celui des premiers compagnons de saint Dominique à Bologne. La même année, Jourdain de Saxe, en adressant à ses frères le portrait du saint qu'il avait rédigé, exprimait ainsi l'intention et l'idéal qui l'animaient. Ce ne sont pas tant les miracles qui sont admirables, mais la perfection morale atteinte par Dominique, véritable vase d'élection; ce fut l'œuvre d'une grâce unique. A défaut de pouvoir l'imiter en tout, nous pouvons l'admirer et mesurer sur son exemple la lâcheté de notre temps. Enfin suivre ses traces selon nos possibilités et rendre grâce au Rédempteur de nous avoir donné un guide d'une telle valeur (*Libellus de principiis ordinis*, nos 103 et 109). N'était-ce pas déjà l'intention qui fut celle de la papauté au long de toute cette histoire?

M.-H. VICAIRE OP.

**Die deutsche Literatur des Mittelalters. Verfasserlexikon.** Begründet von Wolfgang Stammer, fortgeführt von Karl Langosch. Zweite, völlig neu bearbeitete Auflage, unter Mitarbeit zahlreicher Fachgelehrter herausgegeben von Kurt Ruh, zusammen mit Gundolf Keil, Werner Schröder, Burghart Wachinger, Franz Josef Worstbrock. Redaktion: Kurt Illing, Christine Stöllinger. Berlin-New York, de Gruyter Verlag, Band 1, Lieferung 3 (Baumann,

Michael – Borgeni, Caspar) 1977, Lieferung 4 (Börpful, Jost, von Konstanz – Colmarer Dominikanerchronist) 1978, zusammen Sp. 641–1296.

Bei der Anzeige der beiden ersten Lieferungen der Zweitaufgabe des Verfasserlexikons (VL) in dieser Zeitschrift 72 (1978) 183–187 wurde die Hoffnung ausgesprochen, daß dieses grundlegende Nachschlagewerk, dessen Bearbeitung durch finanzielle Mittel der Deutschen Forschungsgemeinschaft ermöglicht worden ist, im vorgesehenen zügigen Rhythmus erscheinen könne. Erfreulicherweise ist nun innert Jahresfrist der 1296 Spalten umfassende erste Band (A-Col) abgeschlossen worden. Da bereits in der genannten Besprechung auf die Anlage des Werks und die wichtigsten Unterschiede zur Erstauflage eingegangen wurde, können wir uns hier kurz fassen.

Zwischen dem VL und den zahlreichen Geschichten der deutschen Literatur des Mittelalters gibt es drei wichtige inhaltliche Unterschiede, die hier kurz in Erinnerung gerufen seien: das VL bezieht nicht nur die Dichtung mit ein, sondern deutsches Schrifttum aus allen Wissens- und Lebensbereichen (mit Ausnahme der Urkunden); besondere Sorgfalt wird auf die Darstellung von Überlieferungs- und Textgeschichte verwendet; ferner wird auch eine Auswahl lateinisch schreibender antiker und mittelalterlicher Autoren berücksichtigt.

Im folgenden soll ein Blick auf die in den beiden Lieferungen berücksichtigten *Helvetica* geworfen werden (Teile der Buchstaben B und C). Wenn wir von einigen unbedeutenderen Autoren oder von solchen unsicherer Herkunft absehen, so sind hier die folgenden 14 «Schweizer» Autoren bzw. Werke (dies bei anonymer Überlieferung) zu nennen (in Klammer jeweils der Bearbeiter des Lexikonartikels): Heinrich Beck (K. Ruh), Ahd. Benediktinerregel (St. Sonderegger), Berchtold von Engelberg (S. Beck), Berner Marienklage (H. Eggers), Berner Totentanz (H. Rosenfeld), Berner Weltgerichtsspiel (H. Rosenfeld), Marquard Biberli(n) (K. Kunze), Ulrich Boner (K. Grubmüller), Chronik der Burgunderkriege, Chronik des Gotzhaus St. Gallen, Chronik von Rapperswil, Chronik der Stadt Zürich, Chronik im Weißen Buch von Sarnen (alle 5 von G. P. Marchal), Chronikalien der Ratsbücher von Basel (P. Johanek), Churer Weltgerichtsspiel (H. Rosenfeld).

Wie die Aufnahme der fünf (in der Erstauflage noch nicht erfaßten) Chroniken zeigt, sind die Herausgeber des VL<sup>2</sup> um eine umfassendere Berücksichtigung der Historiographie bemüht. Auch zu den beiden Weltgerichtsspielen – vom Churer Spiel gibt es übrigens erst eine Teiledition – findet sich in VL<sup>1</sup> noch kein Lexikonartikel. Einen beträchtlichen Neuzuwachs weist aber auch das religiös-theologische Schrifttum auf: von den obigen *Helvetica* gehören hierher Heinrich Beck, Autor einer Passionshistorie, Berchtold von Engelberg mit seiner *Apologia* und Marquard Biberli, Verfasser eines Prosalegendars. Der von Niklaus Manuel 1516/17 an die Friedhofsmauer des Dominikanerklosters Bern gemalte Berner Totentanz, der schon in VL<sup>1</sup> (Nachtragsband V, Sp. 1093) in einem Sammelartikel «Totentanz» kurz erwähnt wird, ist jetzt mit einem eigenen Artikel vertreten.

In weit stärkerem Maß als bei der Erstauflage war es das Ziel von Herausgebern und Autoren, über die knappen Informationen zum gegenwärtigen Forschungsstand hinaus Hinweise auf noch zu leistende Arbeit (Edition

ungedruckter Quellen, Forschungslücken, neue Fragestellungen) zu geben, wodurch die Neuauflage des VL zu einem unentbehrlichen Forschungsinstrument für die Mittelalterforschung im allgemeinen und die germanistische Mediävistik im speziellen werden wird. Nachdem mit dem Erscheinen des Abkürzungsverzeichnisses auch die zahlreichen Siglen aufgelöst werden können, ist der erste Band dieses repräsentativen Nachschlagewerks nun recht eigentlich benutzbar geworden.

ANTON NÄF

**Stefan Niklaus Bosshard, Zwingli-Erasmus-Cajetan.** Die Eucharistie als Zeichen der Einheit. Veröffentlichungen des Instituts für Europäische Geschichte Mainz, Abteilung für Abendländische Religionsgeschichte Bd. 89. Wiesbaden, Franz Steiner Verlag 1978. xv–176 S.

Ziel der vorliegenden, unter Prof. J. L. Witte SJ (Rom) entstandenen Dissertation ist es, die Abhängigkeiten und innere Entwicklung der Abendmahlslehre Huldrych Zwinglis (1484–1531) vor dem Hintergrund der zeitgenössisch katholischen Theologie aufzuzeigen. Der Autor übernimmt von Walther Köhler den Ansatz einer chronologischen Darstellung der zwinglischen Abendmahlslehre und vermag so, wissenschaftlich sauber deren innere Kontinuität nachzuweisen. Mit den drei unterschiedenen Perioden, vorsymbolische bis November 1524, symbolische bis Februar 1527 und gemäßigt symbolische Abendmahlslehre bis Oktober 1531, befassen sich die ersten drei Kapitel des Buches. Schon früh ist die Vergegenwärtigung des Kreuzestodes Christi in der Eucharistie für Zwingli lediglich ein Erinnerungsgeschehen, wobei in manchen, so in der starken Betonung der geistig-subjektiven Teilnahme der Gläubigen, die Abhängigkeit von Erasmus von Rotterdam (1469–1536) offenkundig ist.

Die Jahre 1524–1525 haben nach Bosshard weniger die Bedeutung eines dramatischen Umbruchs. Zwingli entwickelt vielmehr das erasmische Erbe in radikalem Sinne weiter und stellt sich damit außerhalb der Kirche. Im *Commentarius de vera et falsa religione* (März 1525) legt er die Einsetzungsworte Christi symbolisch aus und lehnt folglich die Transsubstantiation und die objektive Realpräsenz, die reale Gegenwärtigung des Kreuzesopfers in der Eucharistie, ab. Die gefährliche kirchenpolitische Tragweite des Augsburger Reichstages 1530 zwang den Reformator allerdings bald zu versöhnlichen Gesten. In der an Karl V. gerichteten *Fidei ratio* vom 3.7.1530 nimmt er den Begriff Sakrament in seine Theologie wieder auf und definiert ihn als hinweisendes Zeichen; die subjektiv-geistige Gegenwart Christi werde im Sakrament ermöglicht, wenn sich die Gemeinschaft der Gläubigen in intensiver innerer Betrachtung – *contemplatio fidei* lautet das Schlüsselwort – dem Kreuzesopfer zuwendet.

Im 4. Kapitel stellt der Verfasser Zwinglis Aussagen der katholischen Abendmahlslehre des frühen 16. Jahrhunderts gegenüber, welche Thomas de Vio Kardinal Cajetan (1469–1534) in seinem Schrifttum wohl am originellsten repräsentiert. Seit der Begegnung mit Luther 1518 war Cajetan den protestan-

tischen Forderungen in seiner tiefsten Überzeugung aufgeschlossen. Seine im Auftrag Clemens' VII. zuhanden eines Nuntius verfaßte Schrift *Instructio nuntii circa errores libelli de cena Domini* (1525) bringt eine kritische Auseinandersetzung mit Zwinglis symbolischer Abendmahlslehre. Cajetan macht deutlich, daß Zwingli – der namentlich nicht genannt wird – ein verzerrtes Bild der katholischen Lehre habe. Dieser Lehre gemäß sei im Sakrament der wahre Leib Christi nicht auf körperliche, sondern auf eine geistige, vom menschlichen Verstand nicht erfaßbare Weise da; auch werde im Meßopfer Christi Kreuzesopfer nicht wiederholt, sondern nur auf geistige Weise gegenwärtig gesetzt.

Obgleich überraschende Berührungspunkte zwischen Cajetan und Zwingli nicht fehlen, überwiegt doch der Eindruck eines tiefen Grabens. Diesen in der Zeit der Ökumene zu überwinden, ist die Aufarbeitung des protestantischen und katholischen theologischen Schrifttums der Reformationszeit gewiß unerläßliche Voraussetzung; Stefan Bosshards faszinierende Untersuchung leistet hier einen wesentlichen Beitrag. Deutlich wird aber auch, daß die zwischen Zwingli und Cajetan stehenden Fragen der Schriftauslegung heute nicht mehr auf der wissenschaftlichen Ebene des 16. Jahrhunderts entschieden werden können. Antworten hat vor allem die wesentlich feiner arbeitende moderne Biblexegese zu geben.

PATRICK BRAUN

### **Georg Boner, Gesammelte Beiträge zur aargauischen Geschichte Aarau 1979.**

Teorg Tohner, Tesammelfe Teifrage zur aargauischen Teschichfe Aarau 1979. 463 S., Abb. (= Argovia 91/1979).

Zum Anlaß des 70. Geburtstages des früheren Aargauer Staatsavchivars Georg Boner legt die Historische Gesellschaft des Kantons Aargau einen umfangreichen Sammelband mit einer Reihe von Aufsätzen vor, die der Verf. im Lauf der letzten dreißig Jahre geschrieben und (mit einer Ausnahme) bereits an verschiedenen, jedoch zum Teil entlegenen Orten publiziert hat. Das Schwergewicht der Studien – vom Jubilar selber für die Zweitausgabe ausgewählt, leicht überarbeitet und in den Anmerkungen auf den neuesten Stand gebracht – liegt auf der «Argovia Sacra», der Kirchen und Klostergeschichte vornehmlich des aargauischen Mittelalters. Der erste Aufsatz über *die Gründung des Klosters Wettingen*, S. 11–44 (zuerst erschienen in: *Wettingen, Dorf-Kloster-Stadt*. Baden 1972, S. 42–56), befaßt sich mit der Vorgeschichte, den verschiedenen Phasen des Gründungsvorgangs, der Ausstattung dieser bedeutenden Zisterzienserabtei sowie der Familie ihres Stifters, den Grafen von Rapperswil. Gerade die Genealogie des Hauses Rapperswil erfährt hier u. a. durch die Auswertung der archäologischen Untersuchungen, die vor kurzem in Wettingen an den Grablegen der Rapperswiler durchgeführt wurden, interessante Präzisierungen. – Dem ehemaligen Zisterzienserinnenkloster Olsberg südlich von Rheinfeldern ist die zweite Arbeit gewidmet, unter dem Titel: *Zur älteren Geschichte des Klosters Olsberg*, S. 45–99 (zuerst in: *Vom Jura zum Schwarzwald* 1961/63, S. 1–47). Es gelingt

dem Verf., die Legende von einer ins 11. Jahrhundert zurückreichenden vorzisterziensischen Niederlassung im Licht der urkundlichen Überlieferung, namentlich unter Einbezug besitzgeschichtlicher Analysen, zu entkräften und die Entstehungszeit des Klosters, das sich anfänglich vielleicht in Kleinroth bei St. Urban befunden hat, ins 3. Jahrzehnt des 13. Jahrhunderts festzusetzen; ein weiteres Ergebnis dieser Untersuchung ist die bereinigte Liste der Äbtissinnen (S. 69). Als Ergänzung und für die größeren ordensgeschichtlichen Zusammenhänge, in welche die beiden Klöster Wettingen und Olsberg einzuordnen sind, sei auf den in Drucklegung befindlichen Zisterzienserband der «*Helvetia Sacra*» hingewiesen, für den der Verf. ebenfalls den Artikel «*Olsberg*» geschrieben hat. – Die nächste Gruppe von Aufsätzen kreist um die nach der Ermordung von König Albrecht 1308 errichtete habsburgische Stiftung *Königsfelden* und die Gestalt der *Königin Agnes von Ungarn*, die während langen Jahrzehnten († 1364) die Geschicke des Doppelklosters lenkte, die darüber hinaus in den damaligen habsburgischen Vorlanden und bis weit in die eidgenössischen Orte hinein von großem politischen Einfluß war: 1. *Die Gründung des Klosters Königsfelden*, S. 100–192 (zuerst in: ZSKG 47/1953, S. 1–24, 81–112, 181–209); 2. *Königin Agnes von Ungarn*, S. 193–232 (zuerst in: Brugger Neujahrsblätter 1964, S. 3–30, und 1965, S. 3–17); 3. *Die Königsfelder Klosterordnungen der Königin Agnes*, S. 232–264 (zuerst in: Schaffhauser Beiträge zur vaterländischen Geschichte 48/1971, S. 59–89), mit Abdruck der Klosterordnung von 1235/55 (S. 260–264), welche wichtige Auskünfte über Organisation und inneres Leben des sehr begüterten Klarissenklosters vermittelt; 4. *Der elsässische Besitz des Klosters Königsfelden*, S. 264–276 (zuerst in: L'Alsace et la Suisse à travers les siècles. Straßburg–Paris 1952, S. 113–128); 5. *Der Königsfelder Klosterbesitz in der Waldshuter Gegend*, S. 277–293 (zuerst in: Alb-Bote. Waldshut 1973, Nr. 43/46). In dieser Artikelfolge fallen dem Leser gelegentliche thematische Überschneidungen und Wiederholungen auf, die durch eine etwas straffere Überarbeitung wohl hätten vermieden werden können; nichtsdestoweniger beeindruckt die Vielseitigkeit des gebotenen Stoffes und der vertraute Umgang, den der Verf. mit der mittelalterlichen Geschichte von Königsfelden pflegt, in der Zusammenschau der hier veröffentlichten Aufsätze ist dies ein schönes Ergebnis seines über Jahre hinweg bestehenden Interesses für dieses Kloster. – Der Kirchengeschichte des Fricktals gilt, wie schon der Beitrag über Olsberg, die Abhandlung über den *Fricktaler Kirchenbesitz des Stifts Säckingen in älterer Zeit*, S. 294–317 (zuerst in: Schaffhauser Beiträge zur vaterländischen Geschichte 45/1968, S. 79–101); die zahlreichen fricktalischen Pfarrkirchen, die das Chorfrauenstift in Säckingen einst in zwei geschlossenen Gruppen westlich und östlich des großen Pfarrsprengels Frick besessen hat, verdanken ihre Entstehung im Frühmittelalter, wie Boner mit Hilfe der Patrozinienforschung überzeugend darlegen kann, wohl größtenteils dem St.Fridolinsstift jenseits des Rheins. – Neue Aspekte über die Herrschaftszeichen und Standessymbole aargauischer Kommunitäten ergeben sich aus den rechtsgeschichtlich-heraldischen Spezialuntersuchungen über die *Siegel, Fahnen und Wappen der drei aargauischen Kleinstädte Aarau, Baden und Rheinfelden*, S. 318–389 (zuerst in: Aarauer Neujahrsblätter 1950, S. 30–65, Badener

Neujahrsblätter 1963, S. 8–25, und Rheinfelder Neujahrsblätter 1965, S. 5–24). *Die Gründung der Bezirksschule Muri*, S. 390–419 (zuerst in: *Unsere Heimat. Jahresschrift der Historischen Gesellschaft Freiamt* 36/1962, S. 9–37) beleuchtet ein spannendes Kapitel aargauischer Schulgeschichte aus der politisch bewegten Zeit kurz vor und nach der Klösteraufhebung von 1841: das Ringen um eine Mittelschule für das Freiamt zwischen den Männern im Umkreis des letzten Abtes von Muri, Adalbert Regli, und den radikalen Politikern um Augustin Keller. – Der letzte, bisher unveröffentlichte Text der gesammelten Aufsätze, *Hauptzüge der Geschichte des aargauischen Staatsarchivs*, S. 420–448, gibt einen nicht nur für Archivbenützer hilfreichen Überblick über Entstehung und Zusammensetzung des seit 1803 existierenden kantonalen Archivs, das Boner von seiner langjährigen Tätigkeit als Mitarbeiter und zuletzt als Direktor (1967–74) her bestens kennt. Den Abschluß des mit guten Abbildungen von alten Ansichten, Urkunden usw. ausgestatteten Bandes bildet ein Verzeichnis der Publikationen des Verf. Schade ist nur das Fehlen eines Namenregisters, das die Benützbarkeit der aufgenommenen Beiträge im Vergleich zu ihrer Erstveröffentlichung in Zeitschriften noch erheblich hätte steigern können.

ERNST TREMP

**Francis Rapp.** Réformes et Réformation à Strasbourg, Eglise et société dans le diocèse de Strasbourg (1450–1520). Association des publications près les universités de Strasbourg. Collection de l'institut des hautes études alsaciennes, tome XXIII. Paris, Editions Ophrys 1974, 554 S.

Unter den Veröffentlichungen, welche die Entwicklung der Kirche im späten Mittelalter und in den Anfängen der Reformation im Rahmen eines Reichsbistums untersuchen, ist das Buch von Francis Rapp in vieler Hinsicht vorbildlich zu nennen. Es ist sehr gut aufgebaut und imponiert durch die breite, solide Quellenbasis. Methodisch bemerkenswert ist, wie das Instrumentarium der modernen französischen Wirtschafts- und Sozialgeschichte für die Frage nach der Kirchenreform zwischen 1450 und 1525 und den Voraussetzungen der Reformation fruchtbar gemacht wird. Rapps Buch ist eine sehr differenzierte Analyse des Sozialkörpers Kirche in der Gesellschaft. Im Mittelpunkt stehen dabei die kirchlichen Institutionen, der geistliche Güterbesitz und die Kleriker, «tels qu'en eux-mêmes ils furent dans le concret de leurs problèmes et de leurs conditions». Nach Rapp scheiterte die Kirchenreform an den gesellschaftlichen und wirtschaftlichen Strukturen. Geistlicher Besitz, Pfründensystem, kirchliche Kreditgeschäfte nennt er als Ursachen der Reformbedürftigkeit der Kirche. Rapp stellt, um nur auf einige Ergebnisse seiner Untersuchung hinzuweisen, seit etwa der Mitte des 15. Jahrhunderts eine ständig wachsende Verschuldung der bäuerlichen Bevölkerung bei geistlichen Institutionen, Stiften und Klöstern fest. Deren Kreditgeschäfte wurden – und das mußte nachteilige Folgen für das Ansehen des Klerus haben – am bischöflichen Offizialat abgeschlossen. Das Offizialat trieb

auch Schuldforderungen der Gläubiger mit geistlichen Strafen ein. Gegen Ende des 15. Jahrhunderts wurde außerdem das System der käuflichen Dispensen vom Generalvikariat ausgebaut. Die geistlichen Behörden der Diözesen benützten die Bischöfe immer mehr dazu, ihre Position als Territorialherren zu festigen, früher verpfändete Ämter des Hochstifts zurückzugewinnen. Als unüberwindliches Hindernis für Reformversuche aller Art betrachtet Rapp weniger Exemtionen, Patronatsrechte, Inkorporationen usw. als vielmehr die Tatsache, daß Pfründensystem, Stifts- und Klosterwirtschaft nur unter der Voraussetzung funktionieren konnten, daß es zahlreiche Mißstände gab, wie etwa Pfründenkumulation und Absentismus vieler Pfründeninhaber von ihren Pfarreien. «En effet, point de profits sans cumul, point de cumul sans absentéisme, point d'absentéisme sans recours aux substituts» (306). Und diese Hilfspriester, diese «mercenaires», machen eines der traurigsten Kapitel der Vorreformation aus. Erfolge beim Kumulieren von Pfründen hingen, wie Rapp zeigen kann, im späten 15. Jahrhundert nicht mehr in erster Linie ab von der «célébrité de leurs ancêtres, ni à même l'étendue de leur patrimoine familial», sondern von den Qualitäten der Kleriker, ihrer Energie und ihren persönlichen Beziehungen. Die Wertschätzung des Studiums vor allem hat eine höhere Mobilität innerhalb des bepfründeten Klerus und die Auflockerung älterer Klientelstrukturen zur Folge. Während Rapp das hochadelige Straßburger Domkapitel in seiner Untersuchung meint weitgehend außer acht lassen zu können, geht er auf das geistliche Proletariat, die armen, verachteten, vagabundierenden Priester ausführlich ein. Von ihnen hat Sebastian Brant in seinem «Narrenschiff» gesagt: «Kein ärmer vich auf erden ist denne priester dem sein narung gebrist». Diese presbyteri peregrini, deren Zahl Rapp für die Diözese Straßburg auf 200 bis 300 schätzt, stammten zum großen Teil aus anderen Bistümern, insbesondere Konstanz, Metz und Augsburg. Sie, die «parias de la société cléricale, déconsidérés autant qu'exploités ... n'ayant pour ressources que les pouvoirs attachés à l'état sacerdotal, étaient obligés de les faire valoir n'importe où, n'importe comment et à n'importe quel prix» (318). Verachtung und Haß sind für das Verhältnis der Laien zu den Klerikern im 15. und frühen 16. Jahrhundert bezeichnend. Der Pfaffenhaß, dem Rapp in seiner Untersuchung größte Aufmerksamkeit widmet, wird als wichtige Ursache der Reformation und der Bundschuhverschwörungen in der Diözese Straßburg gewertet. Auf dem Lande wurzelt dieser Pfaffenhaß vor allem in wirtschaftlichen Ängsten und Nöten, für die man die Schuld dem Klerus und den vom Bischof geschützten Juden gibt. In der Stadt erhält der Pfaffenhaß stärksten Auftrieb aus einer neuen Mentalität des Bürgertums, aus dem Stadtpatriotismus, aus der Kirchenkritik der Humanisten und Reformen. Pfaffenhaß hat – wie Rapp ältere Einsichten verdeutlichend herausarbeitet – den reformatorischen Predigern den Weg geebnet und sich im elsässischen Bauernkrieg entladen.

HERIBERT RAAB

**Lettres de Frédéric Ozanam.** L'engagement (1845–1849). Edition critique sous la direction de Didier Ozanam avec la collaboration de Bernard Barbiche, R. P. Etienne Diebold, Christine Franconnet, Marie Laporte. Paris, CELSE, 1978, 640 S.

Der im Alter von nur vierzig Jahren verstorbene Frédéric Ozanam gilt neben Lamennais, Montalembert und Lacordaire als einer der bedeutendsten Katholiken Frankreichs in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts. Aus seiner reichen wissenschaftlich-schriftstellerischen Produktion sind seine Arbeiten über Dante und über Italiens Franziskanerdichter im 13. Jahrhundert, sowie seine Documents inédits pour servir à l'histoire littéraire de l'Italie depuis le VIII<sup>e</sup> siècle jusqu'au XIII<sup>e</sup> (1850) auch heute noch nicht vergessen. Seine Etudes germaniques, mit dem Preis der Académie des inscriptions et belles lettres ausgezeichnet, hatten nur ein geringes Echo, obwohl sie den bemerkenswerten Versuch einer Geschichte des frühen Mittelalters, «de la civilisation depuis la décadence latine et les premiers commencements du génie chrétien» darstellen. Seine Aufgabe als Forscher und Universitätslehrer, als Nachfolger von Claude Fauriel hatte er den Lehrstuhl für französische Literatur an der Sorbonne inne, sah Ozanam darin, die Wahrheit des Christentums aus der Geschichte der religiös-sittlichen Anschauungen der Völker zu beweisen, «de faire connaître cette longue et laborieuse éducation que l'Eglise donna aux peuples modernes». Mit seinen groß angelegten mehr von prophetischer Kraft getragenen, als auf kritischen Detailforschungen und Quellenstudien aufbauenden Arbeiten wandte sich Ozanam in erster Linie nicht an die gelehrte Welt sondern an ein breiteres gebildetes Publikum. Seine wissenschaftlich-schriftstellerische Tätigkeit hat unverkennbar apologetischen Charakter. In seiner Lehr- und Forschungstätigkeit sieht er eine «mission inséparable de sa foi»: «Je me renferme dans mon métier d'historien et de critique. Ja le ferai chrétiennement, c'est à dire franchement, c'est à dire que j'y porte mes convictions et que je ne le cache pas».

Die Revolution von 1848 bedeutet einen tiefen Einschnitt in Ozanams Leben und Denken. Schon früh hatte er sich mit sozial-karitativen Fragen befaßt, 1833 mit fünf gleichgesinnten Studenten, darunter der mit ihm eng befreundete François Lallier, die Vinzenzkonferenzen ins Leben gerufen und 1839 die Grundzüge einer katholischen Soziallehre vorgetragen. Die Ursachen der politischen Umwälzung von 1848 sieht Ozanam vor allem in den sozialen Mißständen. In der von ihm mit Lacordaire im April 1848 gegründeten Zeitung «L'Ère nouvelle» nennt er sein Ziel: «faire passer l'esprit du christianisme dans les institutions républicaines». Freiheit und Rechte des Volkes sieht er nur in einer christlichen Demokratie verwirklicht. Der Sache Pius' IX. nimmt er sich mit seiner ganzen Beredsamkeit und gegen jede nüchterne Betrachtung der Dinge an. Pius IX. war für ihn «l'envoyé de Dieu pour conclure la grande affaire du XIX<sup>e</sup> siècle, l'alliance de la religion et de la liberté». Die politische Uneinigkeit der Katholiken Frankreichs, die Vorzeichen einer monarchischen Restauration, einer neuen «alliance du trône et de l'autel», erfüllen ihn mit Sorge. Hinzu kommt, seit Herbst 1849, der beängstigende Verfall seiner nie sonderlich starken Gesundheit. Am 14. Oktober

1849 schreibt er seinem Jugendfreund Janmot: «Quant à moi, qui ai cru avoir une idée et peut-être quelque chose à faire en ce monde, je crains bien de m'être trompé. Qui sait si ce n'est pas cette ambition que Dieu humilie et punit, en me retirant la santé et en me réduisant à reconnaître trop tard que je ne suis rien et que j'avais trop présumé de moi?».

In den 362 Briefen des vorliegenden Bandes erschließt sich Ozanam seinen Briefpartnern, darunter auch einigen Deutschen und Italienern, sozusagen von innen her. Er ermöglicht damit für die wichtigen Jahre 1845–1849 dem Historiker einen Einblick in die Welt seiner Gedanken und Vorstellungen, seiner Hoffnungen, Pläne und Sorgen. Er zeigt uns einen Ozanam, der Wissenschaft und Caritas, politische Aktivität und heiligmäßiges Leben in eins zu binden verstand. Über das Biographische hinaus stellt dieser Band, der nach Anlage und Aufbau seinen beiden Vorgängern von 1961 und 1971 folgt, eine ausgezeichnete Quelle für die Katholizismusforschung dar. Vorgesehen sind noch zwei weitere Bände; der eine soll die Briefe der vier letzten Lebensjahre Ozanams bringen, der andere Nachträge und Ergänzungen, sowie undatierte oder nur im Auszug bekannte Briefe, außerdem ein Verzeichnis der Briefe, deren Existenz zwar bezeugt ist, die aber bisher noch nicht aufgefunden werden konnten und schließlich ein Verzeichnis aller Briefpartner Ozanams. Es läge dann das Briefwerk eines Mannes vor, zu dessen wissenschaftlicher und politischer Leistung, caritativer Aktion und menschlicher Haltung der Zugang nicht nur einem engen Kreis von Fachleuten vorbehalten bleiben, sondern einer breiteren Öffentlichkeit mit einer modernen, kritischen Darstellung ermöglicht werden sollte.

Der Anmerkungsapparat der vorliegenden Edition ist insgesamt ausreichend, wenn auch häufig genug bei deutschen Namen oder Buchtiteln ärgerliche Verschreibungen begegnen und in den Fußnoten auf den Nachweis benutzter Literatur verzichtet oder aber auf recht alte oder längst überholte Literatur hingewiesen wird, so z. B. S. 81, Anm. 137 für Johannes Ronge und Johann Czernski auf das vor mehr als siebenzig Jahren erschienene Werk von G. Goyan, *L'Allemagne religieuse*. Die neuere Literatur über die beiden Väter der deutschkatholischen Bewegung, die dem kritischen Leser weiterhelfen könnte, wird nicht erwähnt. – S. 81, Anm. 141 wird für die «Historisch-politischen Blätter» und den Görres-Kreis in München ebenfalls auf das veraltete Werk von G. Goyau verwiesen, aber weder die Dissertation von F. Rhein, *Zehn Jahre Historisch-politische Blätter* (Bonn 1916), noch die Edition von Götz Freiherrn von Pölnitz in J. Görres, *Gesammelte Schriften* Bd. XVI, 1+2 (Köln 1936) oder andere Veröffentlichungen über den Görres-Kreis genannt. – Zu S. 46, Anm. 17: Constantin Ritter von Höfler hätte man einen Hinweis auf T. v. Borodajkewycz, *Deutscher Geist und Katholizismus im 19. Jahrhundert dargestellt am Entwicklungsgang Constantins von Höfler* (Salzburg-Leipzig 1935) erwarten dürfen. Übrigens ist S. 46, Anm. 17, S. 47, 116, 132, 212 Anm. 317 und im Register «Höfler» zu verbessern in Höfler (so richtig S. 81). – S. 47 wären für den Würzburger Professor «Ernest de Moy» genauere biographische Angaben angebracht gewesen; es handelt sich um Kraft Karl Ernst Freiherr von Moy de Sons, der 1857 in Innsbruck das Archiv für katholisches Kirchenrecht gründete. – S. 82 und

S. 82, Anm. 144: Der bekannte Berliner und Göttinger Staatsrechtler heißt nicht «Eichorn» sondern richtig Eichhorn. S. 101, Anm. und im Register S. 619 ist «Martin von Dunim» zu verbessern in Martin von Dunin; er war nicht «évêque de Gneißen (!) et Posen», sondern Erzbischof von Posen-Gnesen. S. 243, Anm. 43: der Vorname des dänischen Bildhauers Thorwaldsen (besser Thorvaldsen) ist Bertel, nicht «Bertil». – S. 371, Anm. 18 und Register: Die Vornamen von Görres sind nicht «Jakob Joseph», sondern Johann Joseph. Der Vorname Johann wird so gut wie nie gebraucht. – S. 568, Anm. 211: der bekannte Missionar und Apostolische Vikar der Galla heißt richtig Massaja und nicht «Massaia». – Über «le savant Greith» (S. 195, 351) – es ist der spätere Bischof von St. Gallen – hätte eine Anmerkung Aufschluß geben sollen. Erleichtert wird die Benutzung des Bandes, dem wegen seiner Bedeutung für die Katholizismusforschung ein großer Leserkreis zu wünschen wäre, durch ein Register der wichtigsten Personennamen, Sachen und Orte. Vorangestellt ist dem Band das eindrucksvolle Ozanam-Porträt von seinem Freund Louis Janmot aus dem Jahre 1852.

HERIBERT RAAB